

## LE BOUC QUI NE SE LAISSE PAS MONTER



ЈАРАЦ КОЈИ СЕ НЕ ДА УЗЈАХАТИ  
JARAC KOJI SE NE DA UZJAHATI

**TIODOR ROSIĆ**

**EXTRAITS**

© Traduit du serbe par Alain Cappon

**Janvier 2013**

## LA FLÛTE

C'est un soir d'avril plutôt froid que, de son bureau du premier étage, Nestor Filipović, le frais émoulu directeur du programme scientifique du Centre culturel, entendit pour la première fois un air de flûte résonner dans le vaste hall qui s'étendait de sa porte jusqu'à celle du directeur musical. Sur le moment, il pensa à un concert programmé avant sa nomination au Centre, mais aussitôt il se ravisa: aucune manifestation musicale n'était inscrite à l'ordre du jour.

Il sortit de son bureau, tendit l'oreille. La musique lui parut être partout, combler l'espace, émaner, tantôt de l'étage, tantôt de la dalle de béton sur laquelle il se trouvait.

Qui sait combien de temps il serait resté là à écouter, à tenter de repérer le mystérieux flûtiste s'il n'avait vu devant lui le directeur du Centre en compagnie du conférencier. Instantanément ramené à la réalité, il concentra toute son attention sur son hôte.

– Bonsoir. Je m'appelle Nestor Filipović. Je vous remercie d'avoir répondu à notre invitation.

– Bonsoir, répondit le conférencier.

– Je n'étais à l'entrée pour vous accueillir, je vous prie de m'excuser.

Le conférencier eut un geste évasif du bras. – Aucune importance. J'ai rencontré votre collègue.

– Pourtant, j'arrivais... dit Nestor Filipović en ouvrant la porte de son bureau. Je me suis arrêté un instant pour écouter la flûte.

– La flûte ? s'étonna le directeur.

– Quelqu'un jouait à la flûte une fugue de Bach.

– Une... fugue ?

– Oui. Interprétée à la flûte.

– Une fugue... interprétée à la flûte ? répéta le directeur, sceptique.

Le ton de ses questions n'effleura guère Nestor qui, remarquant à peine son regard dubitatif, ne tenta pas de s'immiscer dans la conversation qui s'engagea entre le directeur et le conférencier. La mélodie l'obsédait, elle s'était incrustée dans son oreille, dans ses pensées ; elle s'était emparée de lui, elle l'accaparait, le remplissait, pénétrait tout son être.

Cette nuit-là, il fut longtemps sans pouvoir trouver le sommeil. Alors même qu'il pensait s'assoupir enfin, la mélodie de nouveau retentit, l'obligea à fixer le plafond, à tendre l'oreille, repoussa en lui toute envie de dormir. Il ne devait fermer l'œil qu'aux aurores ; après s'être relevé plusieurs fois, rafraîchi le visage, planté à la fenêtre pour fumer une cigarette, il avait plongé dans un demi-sommeil.

A son réveil, le lendemain vers neuf heures, la mélodie avait disparu. Il l'avait, tout bonnement, oubliée. De même qu'il avait oublié la clairière entrevue dans un demi-sommeil, la source de montagne, la maison paysanne et le bosquet en contrebas. Il se leva relativement frais, reposé. Seuls ses cernes en disaient un peu plus long que d'ordinaire, mais la seule déduction qu'ils permettaient était qu'il avait, soit dormi trop longtemps, soit souffert d'insomnie.

Le directeur du Centre, qu'il croisa dans le hall, ne lui adressa pas la parole ; sans même un regard, il passa, les yeux fixés droit devant lui.

Mais à peine Nestor était-il entré et assis dans son bureau, à peine avait-il demandé qu'on lui monte un café, qu'il entendit la flûte. La même fugue que la veille au soir.

– Il joue vraiment bien, dit-il à la secrétaire du Centre qui lui apportait le courrier. Ecoutez...

– Qui donc ?

Il ne répondit pas. Le regard fuyant, il fixait le mur.

Au cours de la journée, à trois reprises il quitta le séminaire, et de bureau en bureau, de salle en salle, traqua la mélodie, chercha à dénicher le soliste.

Cette nuit-là encore, il ne put trouver le sommeil. De nouveau il se tourna et se retourna dans son lit, se releva plusieurs fois, se rafraîchit le visage ; comme la nuit précédente, il ne s'endormit qu'aux aurores et vit en songe la maison paysanne, les bergeries, le bosquet. Il entendit aboyer un chien, vit des essaims de mouches, un corps de femme dénudée. Dans le lointain, il distingua un flageolet, reconnut une mélodie de la Krajina, mais contrairement à la veille, il ne se réveilla pas frais et dispos. Il était trempé de sueur et fiévreux.

Six nuits de suite, il ne put s'endormir ; quand il finissait par s'assoupir, toujours aux aurores, c'était pour se réveiller et replonger aussitôt dans son rêve. Au matin, il avait oublié la mélodie, et le flageolet qui se fondait dans la fugue de Bach, et le chat noir au regard glacé, aux yeux rentrés, incliné sur le corps de la femme nue, et l'odeur de l'incendie, et même la chanson *Là, bâtis ta maison* pourtant entendue de nombreuses fois. Il se réveillait en nage, mais en sachant bien qu'une nuit, le chat noir avait cherché sa gorge des yeux et, l'entendant sangloter, s'était mis à tourner autour de la grange sous laquelle, très bizarrement, il se trouvait.

Sept jours de suite, il se tint aux aguets, chercha à débusquer le mystérieux musicien. Sitôt qu'il entendait une conversation dans le couloir, il sortait de son bureau, exigeait qu'on parlât moins fort. Il pria même la dactylo du bureau d'à côté de venir écouter avec lui.

Au début, tout le monde crut à un canular, mais très vite, on évita son bureau, on commença à le regarder avec suspicion, à le fuir. Le directeur du Centre finit par le convoquer.

– Vos prévisions pour le mois à venir ? demanda-t-il.

– Le Projet de programme n'est pas bouclé. Mais j'y travaille encore.

– Je l'aurai ce soir ?

- Naturellement.
- Vous avez des problèmes ? s'inquiéta le directeur. Il court toutes sortes de bruits.
- Des... problèmes ?
- Il paraît que vous avez invité Lydia à venir écouter une fugue...
- Qui a dit ça ?
- C'est ce que l'on raconte.
- Quelle fugue ?
- Celle dont vous m'avez parlé, enfin ! le secrétaire en haussant le ton.

Le soir, en arrivant au Centre, et dès le pas de la porte, il reconnut la mélodie. À coup sûr, elle émanait de la salle en sous-sol.

Il passa sans même saluer le gardien, ce que, d'ordinaire, il ne manquait jamais de faire. Devant la porte, il réalisa que la musique ne venait pas de la salle, mais de l'étage. Sous le regard stupéfait du gardien, il se dirigea vers l'escalier, grimpa quatre à quatre, déboucha dans le vestibule.

La musique lui parut provenir, d'abord de la grande salle, puis de la petite, puis du salon d'honneur. D'une salle à l'autre, de bureau en bureau, il arriva devant le sien, agrippa la poignée de la porte, actionna l'interrupteur.

La mélodie s'interrompit. Incliné au-dessus de sa chaise se trouvait un homme aux cheveux poivre et sel. Avec un visage semblable au sien – les mêmes yeux verts, le même nez, les lèvres pareillement dessinées – et pour toute différence, les cheveux poivre et sel. Près de la chaise, il aperçut la flûte, et la main de l'inconnu qui paraissait se tendre vers elle. Une main flasque, lâche, reposant pratiquement dans une mare de sang.

## LE CHIEN JAUNE

Angelina et Vasilije Obradović habitaient 31 rue Deligradska, une maison de plain-pied voisine de la chaudronnerie, non loin de la buvette « Prokupac ». Femme au foyer, mère de trois enfants, Angelina tricotait à domicile, faisait son ménage et la cuisine. Mais à peine avaient-ils franchi le cap des dix-huit mois que ses enfants, chacun à son tour, contractaient une étrange maladie qui les faisait se dessécher, s'étioler, puis s'éteindre.

A mesure que ses enfants dépérissaient, la vue d'Angelina se mit à baisser, le goût du tricot lui passa, et l'envie d'avoir d'autres enfants ; elle ne tenait même plus sa maison comme il faut. Ses mains grossissaient, disait-elle, se transformaient en pattes, tout s'était arrêté, les gens, les voitures restaient immobiles. Les nuits de pleine lune, elle sortait dans la véranda, levait les mains au-dessus de sa tête pour se les réchauffer au clair de lune.

Entrepreneur privé, Vasilije construisait des maisons et creusait des canalisations. Il avait restauré quantité de logements, mais sans jamais trouver le temps, simplement, de penser au sien. Il attendait des jours meilleurs, mais ses enfants morts, il finit par ne plus construire pour les autres non plus. Il céda son entreprise et se loua comme journalier. Je vais toucher dans la journée, je vais toucher demain, répétait-il à Angelina, mais jamais il ne ramenait de paie, ni dans la journée, ni le lendemain. Quand il rentrait le soir après avoir fait le maçon, le peintre ou le menuisier, selon ce qu'on lui avait proposé, il s'arrêtait à la buvette « Prokupac », sirotait un brandy, supportait *l'Etoile rouge*, marmonnait des chansons dans sa barbe et, de temps à autre, sans rime ni raison, riait tout seul. Quand l'argent lui manquait pour reprendre un brandy, en douce, derrière le comptoir, il remplissait son verre avec une "mignonnette" ou une "bonbonnette" qu'il avait achetée et fourrée dans sa poche.

– Lui ne risque pas de se dessécher... commentait-on.

Angelina vendit les meubles du salon. « Du bois taillé pendant le premier quartier de lune » dit-elle. Elle avait expliqué, en long et en large, que pendant la première et la seconde phase lunaire, les charançons pondaient dans le bois coupé pendant les premier et deuxième quartiers et s'y développaient avec le temps. « Il faut les vendre. Ces bestioles m'empêchent de dormir » avait-elle prétexté pour se justifier à ses propres yeux et à ceux de son mari. Elle vendit ensuite la parure de bijoux qu'elle tenait de sa mère, et enfin, pour célébrer la Saint-Nicolas, la *slava*\* de son mari et de ses défunts enfants, son alliance. « J'étais obligée » concéda-t-elle, « elle me blessait et je n'arrivais pratiquement plus à l'enlever. »

Elle confectionna pour l'occasion un menu où figurait brochet, radis, salade de chou et de pommes de terre, céréales, pita ; elle coupa le gâteau à l'église, alluma les chandelles, attendit son mari. Quand il rentra, Vasilije se coucha et aussitôt s'assoupit. Il dormit d'un sommeil agité, remua, gémit sans cesse. « Non! » lança-t-il soudain en se retournant. De sa poche tombèrent des « mignonnettes » vides qui roulèrent sur le lit, dégringolèrent par terre.

Angelina dîna seule. Elle rassembla les reliefs, les mit à la poubelle. Puis elle ramassa les « mignonnettes » et se dirigea vers la porte. Sur le seuil, se retournant vers Vasilije, elle eut un geste de dépit. Elle sortit dans la cour, jusque dans la rue, déversa la poubelle dans le conteneur ; et revint sans plus de poubelle dans les mains. Elle était rentrée d'un bond, le souffle court, les cheveux ébouriffés.

– Vasilije ! Vasilije ! cria-t-elle en secouant l'épaule de son mari.

– Hein, quoi ?... demanda son mari sans ouvrir les yeux. Qu'est-ce que tu veux ?...

– J'ai failli me faire dévorer !

– Qui... ?

– Mais moi !

Vasilije se redressa sur les coudes. – Comment ça ?...

– Je vidais la poubelle dans le conteneur... il y avait un chien derrière... il me guettait ! Un chien jaune. Avec des yeux étincelants... Enragé, sûrement...

– N'importe quoi...

– N'importe quoi ?! s'indigna Angelina. Mon peignoir est tout déchiré, encore un peu et il me déchiquetait !

– Encore des trucs de bonne femme ! Fallait te défendre...

Et Vasilije ajouta en riant : – Ça aurait valu le coup d'œil!

Discret dans un premier temps, plus proche d'un gloussement, son rire se transforma progressivement en éructations d'ivrogne, en ricanements. Et tandis qu'il grimaçait de plaisir, Angelina vit entre les dents de Vasilije un lambeau de tissu et quelques fils provenant de son peignoir.

\* Chez les orthodoxes serbes, fête du saint patron de la famille. (*Note du traducteur.*)

## LA MAISON OÙ ON FABRIQUE DU SAVON

Au terme d'une journée entière passée à courir inutilement d'un bout à l'autre de la ville pour trouver une chambre, sans plus d'espoir d'y parvenir avant la nuit, trempé, transi, le ventre creux, il frappa chez Pelagija Višnjić.

« Bonsoir. Je m'appelle Dejan Rančić et je suis étudiant en sociologie. Vous louez une chambre ? »

« Oui. »

Une vieille femme l'introduisit dans un couloir qui ca-drait bien avec l'air décrépit de la maison. Sombre, froid, il exhalait des relents de chou, de moisi, d'urine. Le tapis sur le sol portait de nombreuses traces de brûlures, le bois de l'armo-ire était pourri, le plâtre des murs s'écaillait.

À l'évidence, la vieille femme vivait chichement. Chaussée de pantoufles trouées dont pointaient ses orteils, elle portait sur la tête un bonnet de nuit taché, froissé, et sur les épaules un châle élimé. De dessous une jupe noire souillée dépassaient de minuscules jambes.

« C'est ici. »

Elle ouvrit une porte au fond du couloir et fit entrer l'étudiant dans une petite chambre basse de plafond.

Le centre de la pièce était occupé par une table tendue d'une toile cirée, maculée de taches ; à côté se dressait un lit métallique avec un matelas et, au bout, d'autres matelas et de couvertures de l'armée en toile grossière entassés pêle-mêle ; au-dessus, une lucarne à treillis de fer laissait passer la lumière de ce sombre crépuscule d'hiver. L'espace et le lit était seul recouvert d'une vieille carpe-tte toute ravaudée qui partait en lambeaux.

« C'est la chambre que propose l'annonce dans le jour-nal ? »

« Oui. »

« Et pour le loyer ? »

« Cent-vingt mille. »

« Hormis vous, qui habite la maison ? »

« Je vis seule... » répondit la vieille femme, tristement.

Au même instant, un chat miaula sur l'appui de fenêtre et capta l'attention de l'étudiant ; de dessous les couvertures un second chat s'extirpa qui le rejoignit.

« ... Nulle part vous ne trouverez moins cher... reprit la vieille femme. Les meubles et la literie sont à moi... »

Les chats se laissèrent choir de l'appui de fenêtre. En miaulant, la démarche chaloupée, ils s'avancèrent jusqu'au centre de la chambre.

« Pchiii ! siffla la vieille femme. Fichez le camp ! »

« Je vais devoir habiter avec eux ? » interrogea l'étudiant en désignant les chats.

« Non, non ! Ils vont rester avec moi. Je les avais mis ici en attendant. La chambre était inoccupée... »

« Je vous paie d'avance ? »

« Vous comptez vous installer quand ? »

« Ce soir. »

La vieille femme secoua la tête : « Alors, non. Pas besoin. »

« Je serai de retour dans une heure ou deux. Le temps de récupérer mes affaires. »

« Je vais vous dire : je suis âgée, et je ne supporte pas le bruit. Ici, vous ne pourrez pas recevoir, ni jouer aux cartes, ni boire... »

« Ce n'est pas dans mes habitudes. »

« Non, mais que vous le sachiez. Celui d'avant, lui, ne s'en privait pas... »

« Soyez sans crainte, madame » dit l'étudiant en ressortant.

Il revint, comme il l'avait dit, deux heures plus tard.

La chambre avait été nettoyée, aérée, le lit fait, le sol récuré, les chats expulsés.

Gelé et affamé, sans même se déshabiller, il se glissa dans le lit qui empestait le chat. Longtemps il claqua des dents sous la couverture ; à cause du froid, longtemps il se garda du moindre mouvement ou toussotement ni n'osa pas tendre les jambes.

Dans la chambre, il faisait nuit noire. La lumière jaunâtre que la lucarne filtrait de la rue ne parvenait pas à dissiper les épaisses ténèbres. De temps à autre passait une voiture, un piéton frigorifié qui toussait. Les chats qui miaulaient quelque part dans le couloir finirent par se taire. Seule troublait le silence la vieille femme qui, dans sa chambre, maugréait, conversait avec elle-même.

Il s'en voulut de ne pas avoir, en descendant de l'autobus sur la petite place et avant de revenir, acheté à manger, un croissant, une galette, voire un craquelin. Pourquoi pareille hâte ? Certes, il avait ses valises à porter, mais quand même ! Et maintenant il était trop tard pour se relever et aller acheter quelque chose. Pourquoi avoir voulu revenir ici au plus vite ?

Il se couvrit la tête et, aussitôt, eut la sensation de n'être plus dans cette petite chambre au plafond bas et inégal. Il entendit la neige crisser sous ses pas, vit sa blancheur qui lui faisait mal aux yeux, sentit la bonne chaleur qui se répandait dans son corps comme pendant les vacances d'hiver quand, rentrant de la ville au crépuscule, il arrivait à la ferme, tapait ses chaussures, secouait la neige de ses vêtements, et entrait dans une pièce chauffée. « Que tout cela est loin ! » songea-t-il. Il lui sembla n'avoir jamais mangé de chou au lard fumé, bu de rakija chaude... Et il décida, une fois son trimestre validé, de retourner là-bas quinze jours au moins.

Il s'endormit avec la certitude de n'être pas dans cette pièce basse de plafond mais déjà en route pour la ferme. La neige qui craque sous ses pieds, le bois qui éclate avec le gel,

les oiseaux qui se préparent au repos, et lui qui marche à grandes enjambées...

Il est dans une salle, grande, haute. Tout au fond, le feu flamboie dans la cheminée. Il hume un fumet de rôti d'oie, entend rire grassement derrière la table. Il lève les yeux vers la guirlande qui ceint le plafond, vers le lustre de métal. Une explosion retentit. Le plafond se fissure, le lustre se met à osciller. Du plâtre, du ciment, des tuiles s'abattent sur la table, sur le sol. Il se tourne vers la cheminée, vers les portes. Elles n'y sont plus. Ni la table. De tous côtés, il n'y a que des murs.

Au milieu de la salle, il aperçoit un arbre effilé, qui n'en finit pas – un tremble. Et, à la cime, une pie. Il pousse un cri, bref, essoufflé. Rien ne se passe, sinon la pie qui se tasse sur elle-même, s'apprête à s'envoler, mais reste toutefois juchée sur l'arbre. Il veut la chasser, à coups de grands gestes. Sans succès. Bouger un bras lui est impossible. Il ne parvient qu'à s'agiter, rien d'autre.

Il lève les yeux vers le plafond. Il n'y est plus. Dans le ciel, la lune s'assombrit. L'arbre aussi a disparu. À la place de l'arbre et de la pie, une langue de brume s'abaisse, s'enroule, s'amplifie. Rien ne transparait sinon la lune qui encore et toujours noircit.

« Elle est... loin ? » s'interroge-t-il. Et pourquoi noire ? »

La brume, lentement, se dissipe. La lune est basse, grande. En suspens au-dessus de sa tête, elle descend encore, finit par lui effleurer le front, puis s'infiltré à travers le treillis de la lucarne et s'envole.

Dans son sommeil, une fraction de seconde il prend conscience de l'endroit où il se trouve, puis la porte s'ouvre dans un grincement. La lune est de retour, toujours aussi noire, mais, déjà, ce n'est plus la lune, c'est une oie cendrée qui, sautillant jusqu'à son lit, se pose près de son chevet avec, visiblement, l'intention de se jeter sur lui l'instant d'après, le bec pointé sur son œil.

La grue se dresse, saute, mais se volatilise en plein vol, s'arrondit en une pelote noire dont s'échappent des rats. Qui sait d'où, d'autres rats surgissent, il les entend parfaitement couiner, il les voit grouiller dans la chambre puis, subitement, se regrouper, se masser. À la manière d'une balle, ils se mettent à rebondir, à se transformer en quelque chose de jaune, de minuscule, en une sorte de monstre. Entre le lit et la table, le sol s'est ouvert, révèle une fosse glacée, humide. Glapissant, le monstre s'y engouffre.

Il sursauta quand, dans la chambre de la vieille femme, l'horloge piqua deux heures. Il était en nage. Avec, dans les reins, une sensation de douce chaleur. Il entendit alors une respiration régulière qui troublait le silence dont bourdonnaient ses oreilles. Il rejeta la couverture, d'un bond fut debout, tremblant de tous ses membres et à tâtons, il chercha l'interrupteur. Sur le lit, blottis l'un contre l'autre, les deux chats dormaient paisiblement. Il vit la porte entrouverte. Sans maîtriser ses tremblements, il revint à son lit, empoigna le drap du dessous. Les chats dégringolèrent, lancèrent à la ronde un regard effaré, filèrent par la porte entrebâillée.

Ses esprits retrouvés, il voulut refermer mais, voyant à quel point la porte était gauchie, il comprit de quelle façon les chats avaient pu entrer dans la chambre. Il attrapa sa valise, la posa sur le lit, sortit un pull, un pantalon, une chemise, et laissa les vêtements qu'il avait quittés. Puis il referma la valise et la posa à côté de son lit.

« Ça ne ferme pas, se dit-il en se dirigeant vers l'interrupteur, et ils seront revenus. » Mais alors qu'il tendait le bras pour éteindre et esquissait un demi-tour pour aller se recoucher, il avisa la carpe. Et frémit. Elle était en boule. Surmontant de vagues soupçons, une sensation de malaise doublée d'inquiétude, et un obscur pressentiment, il étendit le tapis de lit. Et, en se baissant, il découvrit une trappe.

Courbé au-dessus de l'abattant, il demeura longtemps sans oser reculer ni faire le moindre geste. Le pourtour des yeux lui brûlait, sa gorge était nouée. En tentant de se persua-

der qu'il n'avait rien à craindre, partagé entre l'angoisse et le désir de vaincre sa peur, il tendit résolument le bras. L'abattement se releva dans un grincement. Par l'ouverture qui se devinait s'échappa une bouffée d'air humide. La main tremblante, il craqua une allumette ; elle s'enflamma, découvrit un escalier qui plongeait en profondeur.

« Je n'ai rien à craindre » répéta-t-il pour s'armer de courage.

Les paupières lui brûlaient toujours mais, son émoi maîtrisé, il posa le pied sur la première marche. Et se tint coi. Attendit. Rien ne se passa. Il allongea la jambe, accrocha la deuxième marche, y prit appui. Son corps se fléchit, prêt à bondir à la seconde.

Il craqua une autre allumette. La flamme se mit à frémir, mais sans s'éteindre car le courant d'air avait quelque peu molli. Il plongea la tête dans l'ouverture. À droite de son oreille, un interrupteur : il le pressa. Dans la lumière éclatante d'une lampe se dessina un escalier de planches humides, pourries, menant à une porte entrouverte.

Prudemment, il poursuivit sa descente, parvint au pied de l'escalier, à l'entrée d'une cave. Il poussa la porte, risqua un coup d'œil. Au centre du plafond gouttait de l'eau. Au milieu de la cave dépassaient d'un four à chaud des haillons à demi calcinés, des os blanchis, de bras, de jambes...

Il se crispa. Un haut le cœur lui monta du creux de l'estomac. Il éructa. Se mit à vomir. À quatre pattes, il remonta l'escalier jusqu'en haut, s'en extirpa d'un bond. Il agrippa l'abattant, referma l'ouverture qu'il dissimula sous la carpeite puis renversa la table par-dessus. Marquant un temps d'arrêt, il examina la chambre, et, sans bruit, s'approcha du lit.

Sans hésiter un seul instant, il se déchaussa, tendit la couverture sur le lit, et éteignit ; les chaussures à la main, il se posta près de la porte.

Il n'eut guère à attendre. On s'approchait. En chuchotant. Il sentit la porte s'ouvrir lentement, puis vit deux ombres pénétrer dans la chambre, passer devant lui, fondre sur le lit.

À corps perdu, il enfila le couloir, se jeta dans la porte  
vitrée qui vola en éclats, et se retrouva dehors.

Dans son dos lui parvinrent des bruits de pas réguliers.

Première édition en serbe : 1987